

MONOLOGUE.

COMMENT

J'ÉPOUSAI JOSEPHINE

C'était à l'Opéra-Comique, fau- teuil 22, première galerie. Au deuxième entr'acte, le rideau étant retombé sur les amours de Lakmé et du jeune Anglais, je me précipitai vers la sortie afin de fumer une cigarette et d'absorber un bock.

Pendant après cinq nouvelles minutes de recherches infructueuses, la mère de Joséphine osa me dire, tandis sa fille regardait obstinément la terre: —Voilà ce que c'est, monsieur. Vous avez tout à l'heure marché par mégarde sur le pied de ma fille.

sentait au No 377 de la rue Scribe et je demandai... ces dames. Quoique je n'eusse pas décliné leur nom, que j'ignorais, la sou- brette me fit entrer au salon, où je vis bientôt apparaître Mme X... et sa fille, chaussée cette fois de deux fines bottines de maison.

lionnaires. On ne peut être reçu dans ce chapitre sans procurer trois quartiers. La première gé- nération fait des millions, la deuxième est «parvenue», la troisième est «arrivée». Pour les mem- bres de cette aristocratie, avoir une centaine de mille livres de rente, c'est être dans la misère propre. Avec un million de revenu on est dans l'aisance.

PETITES DEFINITIONS L'amitié. — L'école du dévouement. L'amour. — Le sergent recruteur de la vie. La sympathie. — Les fiançailles de l'amitié. Un concierge. — Les Rayons X du propriétaire. Qu'est-ce qu'une étrangère? — C'est une femme. Qu'est-ce qu'une Anglaise? — C'est un homme. Qu'est-ce qu'une Française? — C'est la femme. Député. — Propre à tout— touche à tout— bon à rien! La vie. — Un voyage qu'on préfère ne pas faire en rapide! Puce. — Un «Saigneur» au petit pied. La femme dévote. — Moulin à prière.—Moulin à po- vice! L'homme. — Cliché agrandi de l'enfant, re- touché par l'éducation.

ve au château d'Urville, on éprou- ve une véritable déception en le voyant. La demeure, sans au- cune apparence, est bâtie au pied d'un coteau qui porte des terres labourées et de petits bouquets de sapins, sur la limite d'une vaste prairie que le cours de la Nied, large d'une dizaine de mè- tres, coupe en son milieu. Le parc, au contraire, est fort beau. A mi-versant a été construite une petite ferme, distante de deux à trois cents mètres; mais un vieux moulin, dévoré par le feu il y a une dizaine d'années, et qui tou- chait presque la ferme, montre en- core ses murs noirs et ses fé- trées béantes. Un propriétaire français l'aurait fait rebâtir ou disparaître. Il ne semble pas non plus que les paysans du ha- meau aient beaucoup profité jus- qu'à présent des largesses impé- riales, car l'aspect de leurs ma- sures est demeuré extrêmement rustique.

Influence de Balzac M. Emile Faguet, dans la «Re- vue Bleue», consacre une étude remarquable à l'influence de Bal- zac; dont voici la conclusion: Cette influence est-elle salutai- re? Je n'en crois rien, pour trois raisons, et il se pourra que j'en ajoute une quatrième, comme dit La Bruyère. La première, c'est que Balzac, encore qu'intelligent comme écrivain, n'est cepen- dant que la moitié d'un homme supérieur, ayant, quand il veut penser, quand il veut être sociolo- gue ou philosophe, un esprit ex- trêmement confus et embarrassé; et l'influence est pernicieuse d'un homme que, par son œuvre, l'admire comme peintre, on est tenté d'adop- ter comme philosophe et qui a la philosophie la plus vagueuse et la plus creuse.

L'Aristocratie Américaine.

Comment, l'aristocratie améri- caine? Parfaitement. Je vous garantis qu'il existe, en Amérique, des sanctuaires où il est plus difficile de pénétrer que dans les plus «purs» hôtels du fau- bourg Saint-Germain et les «man- sions» de Mayfair et de Belgravia.

LA TAMISE.

La Tamise à longtemp passé, à bon droit, pour un des fleuves les plus sales du monde. Il paraît que l'on a réussi à la purifier, car on promet en ce moment aux Londoniens qu'ils pourront avant peu pêcher des truites du pont de Westminster, et l'on sait que ce poisson ne peut vivre que dans une eau d'une irréprocha- ble pureté. Ce merveilleux ré- sultat est dû, dit le Cornhill Ma- gazine, au Conseil de ville de Londres, qui a perfectionné du tout au tout le système d'égouts de la grande ville. Déjà on voit réapparaître certaines es- pèces de poissons qui, depuis de longues années, avaient fui ces eaux empoisonnées. Le petit poisson nommé «whitebait», qui est un des mets favoris des Anglais, et qui avait disparu de Londres, s'y retrouve à dater de l'hiver de 1897, et même en assez grande quantité pour faire bon- ne figure sur les marchés de la ville. Il est assez abondant pour se vendre au prix de 60 cen- times le quart. A la fin du mois d'août dernier, on prenait déjà des éperlans à Teddington. Le premier banc de ces animaux avait en septembre remonté jus- qu'à Putney et de là jusqu'à Kew. Bref, la Tamise londonien- ne va devenir le paradis à la fois des pêcheurs, des pêcheurs et des ichtyographes. On de- vrait bien assainir la Seine par des opérations analogues à cel- les que pratiqua avec tant de succès le Conseil de comités de Londres, la Seine dont M. Riche- pin a pu dire en tout vérité, dans la Chanson des Gueux: Au cabaret. — Le candidat. — Voyez-vous, moi, je ne suis pas pour les demi- mesures... L'électeur. — Vous avez bien raison! (Au garçon.) Au lieu d'une chopine, apportez-nous un litre!

LE CHATEAU D'URVILLE.

Quant on se trouve devant le château, on se demande tout d'a- bord pourquoi Guillaume II, en a fait l'acquisition. Urville est exactement à 15 kilomètres de Metz, vers l'est, sur la route qui unit cette ville à Strasbourg par Saint-Avold, Sarre-Union, Phalsbourg, Saverne et Waselonne. Le hameau, composé d'une demi-douzaine de maisons de paysans, dépend de la commune de Courcelles-Chaus- say (Kurzell, en allemand), qui possède une station sur la voie ferrée venant de Mayence par Sarrebrück et Kreuznach, Sarrebrück et Teterchen. On peut aller de Metz à Urville soit par la voie ferrée, soit par la route indiquée plus haut, soit encore par un che- min qui rejoint cette route à qua- tre kilomètres environ du châ- teau. En suivant la route on le chemin, on traverse le champ de bataille de Borny, où les Alle- mands, en attaquant les Fran- çais, le 14 août 1870, retardèrent d'un jour leur passage de la Moselle, jetèrent le désordre dans leur retraite par les ponts de Metz vers Verdun et rendirent possible l'attaque de leurs col- lonnes, le surlendemain, à Mara- la-Tour. Plusieurs beaux monu- ments y ont été élevés, au milieu de tombes éparées, à la mémoire des soldats des deux partis morts dans cette rencontre. On y voit encore quelques fermes délaïs- sées, quelques champs en friche et les ruines du château de Col- lombey, incendié pendant la lutte; il n'a pas été rebâti et of- fre un aspect sinistre sous les grands arbres chenus qui le do- minent et l'enveloppent. De quelque côté que l'on arri-

Quant au château, il est à moi- tié enfoui sous les arbres, et com- me l'autre versant de la Nied se relève brusquement, il manque d'horizon. «On dirait presque que ce château», faisait remar- quer un promeneur. La comparaison est assez juste. Et c'est précisément parce que cette habitation ne pré- sente aucun charme que vil- légiature; c'est parce que, d'au- tre part, elle a été payée fort cher et ne procure aucun profit, qu'il y a une autre raison dans le choix qui en a été fait. Cette raison, c'est que, sur l'autre bord de la route, en face même du château, on élève en ce moment des communs, des an- nexes, et surtout de vastes écu- ries, trop vastes même pour qu'elles aient pas une destina- tion autre que le service ordi- naire d'un souverain venant passer quelques jours à la cam- pagne dans une de ses villas. Ces spacieuses installations la- térales donnent lieu de supposer, en outre, que l'empereur d'Alle- magne viendra passer une se- maine au moins à Urville, dans le courant de chaque mois de mai. Nous savons maintenant ce qu'il vient y préparer. Tout y serait disposé pour recevoir le commandant en chef des armées allemandes le jour même de la mobilisation. C'est de là qu'il donnerait à ses troupes d'avant- garde l'ordre de franchir la fron- tière, les excitant par sa pré- sence, ajoutant ainsi le plus puissant effort moral à l'avan- tage matériel que lui assurerait l'initiative dans l'attaque, l'of- fensive dans l'agression. Ce n'est pas là une opinion personnelle, c'est un sentiment commun à tous les Français qui ont vu le château d'Urville et qui ont cherché à pénétrer les motifs de son acquisition par Guillaume II. Ils sont unanimes à considérer cette résidence comme son futur quartier impé- rial au début des hostilités con- tre la France. Rien, d'ailleurs, n'est plus conforme à l'esprit pra- tique des militaires allemands que cette préparation de tout ce qui peut être élaboré, décidé, ré- glé dès le temps de paix en vue de la guerre. Dans le cas pré- sent, ils en font d'autant moins de mystère qu'ils savent bien que les Français sont hors d'état de suivre leur exemple.

Et, enfin, la moralité est vrai- ment absente de l'œuvre de Bal- zac. Ayant peint les hommes comme des animaux, comme il eût peint les animaux, il n'a pas vu le côté humain, et nulle préférence pour ceux qui sont bons quand il s'en rencontre sous son pinceau. Son indifférence à cet égard est évidemment absolue. Professeur de volonté, oui; professeur de moralité, nullement. Or il ne faut jamais dire que la volonté est une bonne chose. Elle est neutre. Elle est une force. Elle est bonne chez les uns, elle est mauvaise chez les autres. Elle n'est bonne que quand elle est au service d'une grande et bonne cause. Or Balzac n'a donné et ne peut donner que l'amour de la volon- té. En cela son influence, si elle n'est pas mauvaise, n'est pas bonne et peut être dangereuse. Il ne faut jamais reprocher à un artiste d'être indifférent à la morale; car ce n'est pas son office de la prê- cher. Il n'a à chercher que le vrai ou le beau. Mais, ici, c'est de l'influence de Balzac que j'ai voulu parler. A ce point de vue, se demander si elle est bonne ou mauvaise est sans doute nécessai- re, et la question de moralité re- paraît et se pose. Pour ces raisons, tout en étant très intéressé par ce prolongement et comme cette renaissance d'une grande gloire littéraire, je ne suis pas sans inquiétude relativement à l'influence que Balzac a reprise sur beaucoup d'âmes et sur l'état d'esprit dont cette possession est le signe.

PENSEES.

Il n'y a de choses si petites que ne puissent devenir terribles par la masse et la cohésion: l'océan n'est fait que de gouttes d'eau. Il faut se faire oublier de la Fortune quand on a le Bonheur. Il semble qu'on l'ait toujours couru, la femme qu'on aime. Dans la jeunesse, on voit tout de bon côté, mais les choses qu'on a tant que de ma- vaise. Le même escalier n'a pas le même nombre de marches, selon que le plaisir ou le devoir vous le fait monter.

que leur avait trouvé un discret réduit... dans une maison où l'air et la lumière pénétraient à flots. Dans cette maison où la concierge la reconnaissait sans doute, on lui louerait sans difficulté, — sans explication surtout, — un petit logement où, pendant quelques mois, elle pourrait vivre isolée... inconnue... introu- vable. L'argent, Dieu merci, ne man- quait pas à Marcelle. Quand elle en aurait besoin, elle irait en chercher à Brunoy, chez son no- taire. Ce serait une promenade. Pour s'occuper d'ailleurs, pour réagir contre l'ennui pesant... contre la désolation morte dont son pauvre cœur débordait... elle chercherait... elle trouverait quelque travail. Et puis soigner... aimer... faire grandir ce bel enfant... N'y avait-il pas là une tâche passionnante... qui lui trê- drait déjà la grande moitié de ses journées... qui suffirait à éloigner les pensées mauvaises... les découragements qui ren- dent lâches... les désespoirs qui tuent lentement... Dans quelques mois... au printemps... elle s'assurait si Jacques de Lanceroy était enfin résigné à leur séparation comme dès à présent elle s'y résignait... elle-même... Et alors, elle reviendrait au-

près de sa vieille amie... elle reviendrait avec son enfant... et la vie monotone... effaçait... la vie morte de ceux qui ont passé à côté du bonheur... cette vie des malchanceux l'envelop- pait peu à peu de son triste apai- sement. —Mais quoi... elle aurait... oh! bien entièrement, cette fois, — accompli son sacrifice d'a- mour... Et il lui sembla qu'elle enten- dait une voix silencieuse... la voix de sa pauvre marraine... murmurer dans le silence de son âme éplorée: —Trésor, je suis contente de toi... et tu es pardonnée. On était arrivé. Marcelle descendit de voiture, et son enfant dans les bras, elle s'engagea dans l'allée étroite et sombre où, sous l'escalier en spi- rale, était aménagée la loge obscure de la concierge. Cette femme la reconnut aus- sitôt. —Je ne me trompe pas... C'est madame Dupont! Et voilà le beau petit?... —Oui, madame. Je reviens passer quelques mois à Pa- ris... Je me suis rappelée qu'il y avait souvent, dans votre mai- son, des appartements à louer... —Ah! vous tombez bien... le vôtre au premier est justement inoccupé... —Alors, je puis m'y installer immédiatement?... —Alors, je puis m'y installer immédiatement!...

—Tout simplement à prendre la clé et à monter... —Je vais donc vous payer vo- tre moi d'avance... —Dame, fit cette femme en riant, ça ne se refuse jamais, l'argent des locataires... Pas vrai, madame Dupont?... —C'est-à-dire... mon amie qui s'ap- pelait ainsi. Moi je me nomme Thibaudier. —Et bien! on mettra Thibaudier sur le livre. Marcelle avait sorti soixante francs de sa petite bourse. —C'est bien cela, n'est-ce pas, madame. —Mon Dieu oui, le prix n'a pas changé... Et vous savez, madame Thibaudier, pour le ser- vice, si vous n'avez personne en vue... je me recommande à vous... Avec une dame raison- nable comme vous on s'arrange- ra toujours... —Et! bien, je ne dis pas non. Venez me parler de cela tout à l'heure. La concierge lui avait remis la clef qu'elle était allée prendre à son clou... et elle s'engagea dans l'escalier à spirale... dans l'escalier déjà familier. Enfin... elle était chez elle... elle était surtout à l'abri de toutes les recherches... C'était toujours le même pa- pier à six sous le rouleau... Les mêmes rideaux de mousseline brochée à dix sous le mètre... Toujours le lit en sacajon pla- qué, où Lucienne avait passé

une longue nuit de souffrances... Toujours l'fauteuil Voltaire en vieux damé de laine rouge, où Marcelle avait veillé pendant les angoisses de cette inoubliable nuit... La pauvre enfant jeta sur tout cela un regard triste et long. Et puis, embrassant follement le bébé qui regardait aussi égayé par la lumière que versaient à flots les deux fenêtres ouvrant sur le terrain vague. Voilà où tu es né, pauvre mignon... voilà où je te ramène pour te cacher quelque temps, afin que tu ne risques pas de devenir cruel à ta véritable mè- re, comme tu l'es, cher petit in- nocent, à ta mère d'adoption. Et ce fut sa seule plainte. C'est à ce moment que le baron de Lanceroy sonnait à la porte du cottage de Saint-Man- d... Il arrivait, tout févreux de la vague espérance qu'il avait re- trouvée dans les paroles trou- blées de Mlle Keller... Et le coup fut plus rude en- core lorsqu'il vit la vieille fille lui tendre en tremblant cette let- tre... tout ce qui restait de l'improbable fugitive. Follement, il rompit le ca- chet... et voilà ce qu'il lut, le cœur torturé par une supplican- te douleur: «Monsieur le baron, «J'étais hier chez Mlle Kel-

ler. «J'ai entendu toute votre con- veyance avec elle... «Vous projetez une folie de générosité... mais je conserve heureusement le sang-froid que vous avez perdu. «Je serais indigne de votre amour si je consentais à faire le malheur de votre vie... et c'est là l'unique avenir auquel nous courrions irrémédiablement tous les deux, si je ne résistais pas mieux que vous à l'entraînement... à l'affection... à tous les sentiments qui seront toujours dans mon cœur. «Toujours, oui, monsieur Jac- ques. «Et si cet aveu peut être pour vous de quelque apaisement, soyez bien assuré que la femme que vous avez distinguée à trop de fierté... trop de reconnaissance... trop de regrets, pour que jamais une autre image efface la vôtre. «Je ne puis pas être à vous. Je ne serai à personne. Venez et mère, voilà toute ma vie en deux mots. «J'ai, en vous écrivant, une grande douleur. A vous que j'aurais tant voulu rendre heu- reux, je cause une peine profon- de... une peine qui n'est égale que par celle que je ressens. «Mais je sais que je vous épargne ainsi des douleurs plus grandes encore... inguérissables... celles-là. «On n'épouse pas une pauvre

filie comme moi, monsieur le baron. Quand on l'a aimée, on la plaint de tout son cœur. Et plus tard on la remercie d'avoir été courageuse et loyale. «Ce jour viendra... En atten- dant, c'est moi qui vous fais maintenant une ardente prière. «Si vous m'avez aimée... si vous m'aimez encore, donnez- m'en la seule marque qui puisse apporter un peu de joie dans l'isolement où je suis tellement cachée que ce serait pure folie de chercher ma trace. «Si vous m'aimez, restez à Lanceroy, auprès de la pauvre chère aïeule qui ne vit que pour vous... et que votre absence déses- père... et qui seule saura... oh! bien aisément, vous le verrez — reconforter votre cœur. «Soyez bon pour elle... Don- nez un peu de joie à ses derniers jours... C'est un si grand bon- heur de pouvoir rendre heureux ce qu'on aime... et je vous en- vie tant d'avoir cette consolati- on!...»

Le baron de Lanceroy ne put aller plus loin dans sa lecture: il avait trop de larmes dans les yeux. —Oh! balbutia-t-elle, la perdre... parce qu'un misérable a fêtré cette jeunesse... cette ignorance... cette candeur! Mais Mlle Keller avait bondi. —Que dites-vous, monsieur de Lanceroy? interrompit-elle éper- dument. Marcelle est pure de corps et d'âme comme un ange du paradis! Il répondit tout pâle: —L'enfant! —Il n'est pas à elle! —Mais alors, s'écria-t-il déses- pérément, je ne comprends pas... je ne comprends plus! Et la vieille demoiselle l'inter- rompait encore: —Polie... oui elle est folle. Fol- le de dévotion, de sacrifice... d'héroïsme... voilà ce qu'est Mar- celle! Et, maintenant qu'elle n'avait plus rien à ménager: —Ecoutez-moi, monsieur le baron... Je trahis un secret qui n'est pas le mien, mais j'aime Marcelle, je ne veux pas qu'elle passe à côté du bonheur... Et quand elle eut tout dit: —Ah! s'écria-t-il d'une voix vi- brante, l'amour sera le plus fort... et je la retrouverai!

PIN DE LA TROISIEME PARTIE. [A continuer]

Strip calman de Mme Winstaw Ce strip a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTI- TION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL GARDE L'ENFANT, AMOILIT SES GEN- DRES ET SOULAGE LES DOULEURS DE DENTITION. LES COLIQUES, les maux de tête, les diarrhées, les vomissements, les troubles de la digestion, les troubles de la circulation dans le monde entier. Soyez sûr de demander le «Strip calman» de Mme Winstaw, s'en procure pas d'autre. Vingt cinq sous la bouteille.